

ravin et commencera une attaque sur la gauche des Français pour les attirer de ce côté. Avec le gros de nos forces, je m'avancerai alors le long du Saint-Laurent et j'enlèverai les retranchements de M. de Montcalm. Le rendez-vous est à midi, à Québec.

Il se leva en achevant ces mots prononcés d'une voix nette et vibrante, et, adressant un salut aux officiers réunis autour de lui :

— Vous avez, dit-il, des dispositions à prendre pour la bataille de demain. J'espère que vous saurez communiquer votre ardeur aux troupes que vous commandez. Songez que dans vingt-quatre heures, s'il plaît à Dieu, le drapeau d'Angleterre flottera sur les murs de Québec.

Le jeune général se retira dans la modeste chambre que lui avait cédée le forgeron Dargonno et passa la nuit à expédier des ordres en vue de la bataille décisive qu'il comptait livrer le lendemain matin à la petite armée française.

Dès que le dernier officier anglais fut sorti, Jean d'Arramonde se glissa hors de sa cachette, descendit dans la salle et vint s'asseoir près du forgeron qui se chauffait à la flamme claire du foyer.

— Eh bien ! demanda ce dernier à voix basse, quelles nouvelles ?

— Il faut que je retourne sur-le-champ au camp de M. de Montcalm, dit le gentilhomme français sur le même ton. Pouvez-vous me servir de guide ?

Pierre Dargonno secoua la tête.

— Difficile ! dit-il laconiquement.

— Il le faut, entendez-vous ? il le faut ! reprit d'Arramonde en se levant. Si vous refusez de m'accompagner, j'irai seul ; je saurai bien franchir la rivière qui coule au fond du ravin, et, une fois la rivière passée, j'arriverai facilement au camp.

— Vous avez trouvé une barque pour vous amener ici, vous n'en trouverez pas pour retourner de l'autre côté ; les Anglais les ont toutes fait brûler. D'ailleurs la lune brille cette nuit comme un soleil et les sentinelles ennemies font bonne garde.

Il réfléchit un instant.

— Je connais bien un passage sous le saut de Montmorency ; je m'amusais à le franchir étant enfant, et j'espère que l'âge n'a pas encore brisé mes jambes. Mais c'est un endroit dangereux, qu'il faut bien connaître pour s'y hasarder... Est-ce que vous ne pourrez pas me confier ce que vous avez à dire là-bas ?

Jean d'Arramonde eut un moment d'hésitation. Mais, après avoir jeté un coup d'œil sur la calme et honnête figure du forgeron, il se reprocha ce mouvement de défiance.

— Combien vous faudra-t-il de temps pour arriver au camp de M. de Montcalm ? demanda-t-il.

— Deux heures.

— Bien.

Et, se penchant vers l'oreille du forgeron, il lui confia ce qu'il venait d'entendre et lui recommanda surtout de bien retenir la disposition que le général Wolf comptait donner à son armée.

— Vous irez droit à la tente de M. de Lévis qui commande les troupes opposées aux Anglais. Vous lui ferez part de cette grave nouvelle et vous lui direz que c'est le marquis Jean d'Arramonde, officier de Sa Majesté, qui vous envoie vers lui.

Le forgeron courut prendre un grand manteau dont il s'enveloppa, un bonnet de fourrures qu'il s'enfonça sur la tête jusqu'aux oreilles, et, revenant vers Jean d'Arramonde :

— Votre commission sera faite, dit-il. Si le saut de Montmorency n'est pas plus méchant que de coutume, je passerai...

Demain matin, au lever du jour, je serai revenu, à moins que...

Il s'approcha plus près du jeune gentilhomme et lui dit en adoucissant un peu la rudesse de sa voix :

— Si je ne suis pas de retour demain matin, vous annoncerez la chose tout doucement à la bonne femme... Vous savez, à son âge, un coup comme celui-là pourrait la tuer... Vous lui direz que son homme a voulu se rendre utile à la brave armée de M. de Montcalm et qu'il n'a pas été assez heureux pour réussir... Vous lui direz ce que vous voudrez enfin, mais doucement, n'est-ce pas ? bien doucement.

Et Pierre Dargonno, se retournant brusquement comme pour cacher son émotion, se dirigea vers la porte.

Mais d'Arramonde le rappela,

— Votre main mon ami, dit le gentilhomme avec élan, et merci au nom de M. de Montcalm et de ses soldats, auxquels vous portez peut-être la victoire !

Après avoir échangé avec Jean d'Arramonde une silencieuse étreinte, le forgeron se glissa hors de sa maison et, suivant l'ombre des murailles, se dirigea vers le ravin de Montmorency.

IX

LA BATAILLE DE MONTMORENCY.

Le lendemain matin, au lever du jour, Jean d'Arramonde dormait d'un profond sommeil sur un coffre placé dans l'angle de la salle basse de l'auberge, lorsqu'il sentit une main lui toucher l'épaule.

Il sauta aussitôt sur ses pieds ; Pierre Dargonno était près de lui.

— Eh bien ? demanda Jean d'Arramonde.

— Eh bien ! votre commission est faite, répliqua le forgeron en ôtant son manteau et son bonnet de loutre tout ruisselants d'eau. M. de Lévis est prévenu. Ah ! ça n'a pas été sans peine que je suis arrivé là-bas !... La cascade a dérangé bien des rochers depuis vingt ans, et je ne retrouvais pas mon passage d'autrefois. J'ai failli être entraîné plus d'une fois dans le gouffre... Mais enfin, me voici.

— M. de Lévis ne vous a-t-il pas chargé d'autres ordres pour moi ?

— Si fait. Il m'a dit d'abord de vous remercier de l'avis important que vous lui donniez. Puis il a ajouté : « Les Anglais seront repoussés et battus aujourd'hui. Mais ils ne s'en tiendront pas là, car ils sont nombreux, et leur général voudra probablement tenter plusieurs actions décisives avant que les glaces viennent paralyser les mouvements de son armée. »

« M. de Lévis vous prie de rester encore quelque temps dans ce village et d'informer M. de Montcalm de tout ce que vous pourrez découvrir au sujet de leurs projets.

— Avec votre aide, mon brave Dargonno, j'espère que cela sera facile, dit Jean d'Arramonde que ce premier succès remplissait de joie et d'espoir. Vous allez sortir du village, gagner les environs et vous tenir au courant des divers incidents de la bataille qui va s'engager. Moi, je reste ici ; il y viendra peut-être des officiers anglais dans la journée et je dois entendre ce qu'ils diront.

De longues heures s'écoulèrent.

Enfin, vers midi, un coup de canon rententit. Le gentilhomme béarnais, qui à ce moment était assis entre les deux valets du général anglais, près de la grande cheminée du forgeron, ne put s'empêcher de tressaillir.